

Dix-sept ans dans la vie du *Progrès du Golfe*

Lisette Morin
journaliste

Je n'ai pas oublié ma première rencontre avec le notaire Eudore Couture. Elle a dû se situer aux environs de 1950, bien que la date exacte de ce rendez-vous, que m'avait fixé "le notaire", comme chacun l'appelait, ne me soit pas restée en mémoire.

Le personnage, car c'en était un, et des plus originaux, m'était bien connu. Au moins de réputation et grâce à mes parents dont il avait, bien sûr, rédigé le contrat de mariage, comme pour la plupart des couples de Rimouski de cette génération. Mon père le tenait en haute estime, admirant avant tout son courage, comme journaliste combatif, et son désintéressement comme homme de profession libérale.

Donc, et pour me limiter à ce rendez-vous, je le devais à quelques comptes rendus que la Société de Conférences de Rimouski, dont j'étais, à l'époque, la secrétaire, m'avait priée de faire parvenir au journal pour publication. Evidemment à titre gracieux. De même, et dans les mêmes conditions, *Le Progrès du Golfe* avait publié des articles, que je n'osais pas qualifier de "critiques", sur quelques concerts que la COLUMBIA CONCERTS, de New York (dont une section, sous le nom de La Société des Concerts, avait été implantée à Rimouski, aux années quarante, par l'abbé Georges Beaulieu) offrait à l'auditorium du Petit Séminaire, qui ne s'appelait pas encore "la salle Georges-Beaulieu"...

Le notaire Couture avait, semble-t-il, été fort intrigué, sinon par le contenu de "ces papiers" du moins par leur fac-

ture littéraire (!) et surtout par les feuillets bleus sur lesquels, copiant en cela la grande Colette, dont j'étais, et dont je demeure, une admiratrice inconditionnelle, je tapais tous mes textes. Au cours de la conversation, qui se tenait dans le très modeste bureau que le directeur du *Progrès* occupait, au second étage de l'imprimerie-papeterie R.O. Gilbert, rue de l'Evêché, je devais également apprendre que le notaire Couture était toujours étonné quand les communications qu'on lui faisait parvenir à "son journal" étaient, exceptionnellement, rédigées dans un français plus que correct. Tout de go, et à une personne qu'il rencontrait pour la première fois, il affirma que, généralement, les gens d'ici n'avaient pas le souci de soigner leur langue écrite; il ajoutait même: "Nos gens écrivent comme des cochons!" Je tiens à préciser que cette citation est rigoureusement exacte; j'en étais d'ailleurs restée suffoquée... Ce qui n'avait pas empêché mon interlocuteur, pourtant bien conscient de mon inexpérience, de m'offrir de le seconder à la rédaction de son journal. Rien de moins! Il se sentait, m'avait-il confié, "bien vieux et malade"... (Il devait mourir seul, dans son bureau, une nuit où il terminait à son habitude la rédaction du *Progrès*, en 1951, moins d'un an après l'entretien que je relate ici).

Cette collaboration que me proposait le notaire Couture, il la voyait du genre qu'accordait, dans le temps, une certaine Yvonne LeMaitre, à un journal franco-américain qui avait nom:

Le Travailleur et qui était publié, l'est-il toujours? à Worcester, Mass. Et il me proposait, en guise de rémunération, la somme de ...10\$ par semaine!

Dois-je confesser que cette offre, pourtant inattendue, faite à la sténo-dactylo que j'étais, à l'époque, je l'avais poliment refusée. A la déception profonde, mais je ne l'ai su que beaucoup plus tard, du Notaire. Il ne m'en avait pourtant pas tenu rigueur puisque, quelques semaines après, il me demandait, à titre de "faveur personnelle", de couvrir à sa place la venue du très populaire chanteur français Maurice Chevalier, lequel devait offrir son tour de chant dans l'ancien aréna de Rimouski, remplacé depuis par le Colisée. Le maire de la ville, M. Elzéar Côté, avait même - et c'était très exceptionnel! - invité quelques notables à l'hôtel de ville, pour "sabler" le champagne en l'honneur du prestigieux chanteur.

LES VRAIS DÉBUTS

Mes vrais débuts dans la profession ont eu lieu au moins deux ans plus tard. Au décès de son directeur, qui tenait la barre depuis plus de quarante ans (si l'on excepte la brève éclipse des années vingt, pour ses études universitaires à Laval), *Le Progrès du Golfe* se trouva proprement désesparé. La veuve et l'héritière du notaire Couture devait se départir, très tôt, des parts majoritaires que détenait son mari dans la modeste entre-



A bord du traversier LE PÈRE-NOUVEL (en 1963). Lors de la fondation du premier Cercle de presse du Bas Saint-Laurent - Côté nord, de gauche à droite: François Gagnon, du "Journal de Sept-Iles", Gaston Ouellet, du "Soleil" à Rimouski, Marcel Sormany, du "Madawaska", d'Edmundston, Lisette Morin, "Le Progrès du Golfe", Rimouski, Laurent Laplante, de "L'Aiglon", de Baie-Comeau, Jean-Paul Légaré, "L'Echo du Bas Saint-Laurent", Rimouski, président fondateur du Cercle, Gilles Gagné, "La Voix Gaspésienne", de Matane, Pierre Henry, "Le Voyageur", de Murdochville, et Jacques Larocque, "L'Avant-Poste Gaspésien", d'Amqui. (Photo Rita Chevron)

prise de presse qu'était le journal. Nouveau propriétaire, Jacques Brillant ne chercha pas longtemps un rédacteur. Il choisit Me Derome Asselin, fils de René et petit-fils d'un des fondateurs et le premier rédacteur du *Progrès du Golfe*, l'avocat Louis-Napoléon Asselin. Malheureusement, militant politique très actif, celui-ci devait quitter son poste pour se lancer dans l'arène électorale après quelques mois seulement de travail au journal. Entre-temps, il faut signaler que j'avais obtenu du nouveau p.d.g. - un ami d'enfance - une collaboration de type socio-culturel. Je livrais donc, depuis 1952, et chaque semaine, la matière d'une page - grand format - qui devint très vite pour les lecteurs du *Progrès* ce qu'il fut convenu d'appeler "la page cinq"... Il s'agissait d'un contenu essentiellement dévoué à l'actualité musicale, littéraire, cinématographique et artistique, que l'on nom-

mait alors "les arts et les lettres".

Au départ prématuré de Me Derome Asselin, le journal se trouva une fois de plus, en 1953, sans rédacteur-en-chef. Les circonstances aidant, je me retrouvai, sans, je le répète, grande expérience journalistique, dans ce fauteuil désormais vide du rédacteur. Mais si *Le Progrès du Golfe* n'avait, depuis sa fondation en 1904, jamais pu recruter une véritable équipe rédactionnelle, je veux dire: une salle de rédaction complète, il avait par ailleurs toujours compté sur des imprimeurs chevronnés, d'abord F.-X. Létourneau, ensuite l'Imprimerie Générale, rue Saint-Germain, puis l'Imprimerie Gilbert et, finalement, au moment où je débutais dans la carrière, l'Imprimerie Isidore Blais, ce dernier lui-même actionnaire de la compagnie du *Progrès du Golfe*.

C'est d'ailleurs avec le prote de cet atelier, Fernand Arsenault, les typographes, les linoty-

pistes et les pressiers qui le secondaient, que je devais apprendre les rudiments d'un métier qui, en ce temps-là, bien avant l'apparition des procédés électroniques de composition et la généralisation de l'impression offset, devait s'appuyer sur la présence des journalistes en salle de composition. Il n'était pas rare de nous voir improviser, au marbre, titres et sous-titres. Et de corriger les épreuves (c'était le temps bienheureux où le plus modeste canard de région possédait au moins un correcteur) au fur et à mesure qu'elles sortaient de la "petite presse"...

L'ÈRE DE LA MODERNISATION...

Conscient que *Le Progrès du Golfe* devait, non pas prendre "le virage technologique" - ni le mot ni la chose, aurait dit Molière, n'existaient encore - mais tenter

de se mettre au goût d'une clientèle plus large, le directeur et propriétaire du journal entreprit de changer radicalement le contenant et le contenu.

Déjà très habilement secondée à l'atelier, par une équipe dynamique qui, non seulement ne refusait pas le changement mais l'appelaient de tous ses vœux, j'eus la chance de compter sur le retour d'Andrée Gauthier. Elle avait été, jusqu'à son mariage, et même après, la secrétaire et la principale, souvent la seule collaboratrice du notaire Couture dans la rédaction, la préparation de la copie de l'imprimeur et, au retour des manuscrits, la correction attentive des épreuves. Cette dernière tâche, avec un directeur aussi exigeant, au plan de la pureté du français, ne devait pas être une sinécure...

On racontait volontiers, lors de mes premiers mois de travail à l'atelier Blais, cette anecdote voulant que le notaire Couture - furieux - un jour, ou plutôt une nuit car le "rush" de la tombée, était toujours fébrile avec ce noctambule impénitent, fait stopper les presses pour... une virgule oubliée dans un article...

C'est donc avec cette irremplaçable directrice de l'Information générale, que je salue chaleureusement puisqu'elle est toujours au travail, et très active dans notre profession, que *Le Progrès du Golfe* changea rapidement de visage, se transforma de semaine en semaine. Le grand format, jugé désormais mal adapté au caractère d'un hebdo régional, fut abandonné pour la formule plus souple, plus commode, du tabloïd. Les modestes huit et douze pages des éditions anciennes se multiplièrent pour devenir des numéros de 24, 36, 48 et même 56 pages, au temps des soldes d'hiver ou d'été!

J'ai cependant gardé de l'année du cinquantenaire du *Progrès*, et de l'édition qui devait le commémorer en avril 1954, un souvenir presque cauchemardesque. Avec les moyens très limités du temps, nous avons entrepris de rechercher,

pour réclamer d'eux des articles, les collaborateurs encore vivants de l'année... 1904, ou de celles qui suivirent jusqu'au jubilé d'or. Or, en dépit de la bonne volonté et du secours appréciable de Me René Asselin et du chanoine Alphonse Fortin (je ne nomme que ceux des "collaborateurs" qui me facilitèrent grandement le travail), je n'eus ni le temps ni les ressources matérielles suffisantes pour éditer le VRAI NUMÉRO SPÉCIAL dont j'avais, sans doute présomptueusement, rêvé... Je le regrette encore!

LES ANNÉES... DE PROGRÈS

Passer du grand au petit format, renouveler l'aspect typographique, c'était relativement facile. Hausser le tirage du *Progrès du Golfe*, qui n'avait jamais vraiment dépassé les 3 000 copies, voilà qui nécessita de plus grands efforts. Avec une équipe toujours extrêmement réduite - composée du rédacteur, d'un chef de l'Information, du chroniqueur des sports, d'un éditorialiste (ce fut, pendant quelques années, le professeur Léopold Lamontagne, qui nous faisait tenir ses articles par la poste de l'Université ontarienne où il enseignait la littérature française), puis le directeur lui-même Jacques Brillant, qui signait... Jacques de LaDurantaye! et, finalement, du publi-

taire - indispensable - nous y sommes parvenus dans un temps, qui, avec le recul, m'apparaît très court. En 1957, quand *Le Progrès du Golfe* se mérita le prix du MEILLEUR HEBDO, au concours annuel de l'Association des hebdomadaires de langue française du Canada, il tirait à 7 500 ou 7 600 exemplaires.

Il faut cependant rappeler que, rajeuni au plan de la facture graphique, le journal n'eût sans doute obtenu ce succès, ni les autres qui se répétèrent, d'année en année par la suite, si l'équipe de rédaction ne s'était, elle aussi, améliorée. Et cela grâce aux ateliers, instaurés par la toujours efficace Association des Hebdomadaires, ateliers composés d'experts (Gilles Desroches et Yves Jasmin, pour la publicité, Arthur Gladu, pour l'art graphique, Pierre-Paul Lafortune, pour la rédaction, etc., etc.) qui acceptaient, presque bénévolement, de se déplacer dans les régions, de l'Abitibi jusqu'au Bas-Saint-Laurent - Gaspésie, afin d'offrir des cours de perfectionnement aux gens des hebdomadaires régionaux, souvent recrutés "au petit bonheur la chance" et qui devaient, au moins quelques-uns d'entre eux, bénéficier largement de ces précieux conseils de spécialistes.

De même, le professeur Léon Lortie, de l'Université de Montréal, alors en charge de l'Extension de l'enseignement (ce n'était pas encore l'éducation

Quelques membres de "l'équipe" du MEILLEUR HEBDO DU CANADA FRANÇAIS, en 1957. Dans les studios de C J B R (rue Saint-Jean, à l'époque), et de gauche à droite: Me Derome Asselin, ex-rédacteur, Jacques Brillant, p.d.g., Fernand Arsenault, prote de l'atelier de l'Imprimerie Blais, Lisette Morin, rédacteur-en-chef, Andrée Gauthier, chef de l'information, Robert Côté, du Service de la comptabilité, Sandy Burgess, collaborateur régulier et Charles Otis, publicitaire.

(Photo Rita Chevron)



permanente ni l'éducation aux adultes), accepta, à la demande d'Aimé Gagné, alors président des Hebdos, d'offrir des stages - trois ou quatre années consécutives (mes souvenirs sont un peu flous...) aux journalistes et aux artisans-imprimeurs des journaux régionaux. Stages intensifs, qui avaient lieu à la fin de l'année académique de sorte que les stagiaires puissent être logés, et nourris, dans les résidences des étudiants et la cafétéria de l'Université. Stages qui ne duraient chaque année que le temps d'une longue fin de semaine: du jeudi soir au samedi soir.

Hautes études commerciales (j'apprends par la radio, au moment où je rédige cet article, que, désormais en congé de la politique active, l'ex-ministre des Finances retournera aux HEC en janvier 1985); pour la correction grammaticale, Raymond Grenier, alors correcteur en chef du journal *La Presse*; pour l'information religieuse (présente, en ce temps-là dans nos hebdomas), le Père Régis, dominicain et vedette de la télévision; pour l'Art graphique, Roch Lefebvre, directeur de l'École des Arts graphiques de Montréal; et j'en passe, et des meilleurs...

À l'issue de ces stages, les

QUAND DEUX HEBDOS CESSENT D'ÊTRE CONCURRENTS

Quand, vers la fin des années 50, le propriétaire du *Progrès du Golfe* se porta acquéreur de *L'Écho du Bas Saint-Laurent*, le tirage du journal se.. stabilisa, si l'on me permet cet euphémisme. En fait, possédant désormais les deux hebdomas de Rimouski, M. Jacques Brillant entendait bien que l'un ne porte plus ombrage à l'autre; en clair, cela signifiait que nous devions tenir égal le fléau de la balance commerciale, c'est-à-dire: pour la publicité, la rédaction et le nombre d'exemplaires vendus, *Le Progrès* et *L'Écho* devaient se compléter et non plus s'opposer au plan de la concurrence.

Il faut dire qu'avec les compagnies Brillant, on observait le principe des vases communicants. Cela permettait à la double entreprise de presse (qui ne fut jamais rentable, au sens strict et comptable du mot) d'au moins faire ses frais. Nous profitions donc, à *L'Écho du Bas Saint-Laurent* comme au *Progrès du Golfe* pour la comptabilité, les rapports avec les grandes agences nationales de publicité, dont nous obtenions encore des contrats intéressants, aux années 60, bref pour tout le côté commercial, du service des Finances de CJBR et CJBRT. Et la photographe de la station, madame Rita Chevron, devint - tout naturellement - le reporter-photographe de *L'Écho* comme du *Progrès*...

Bien que fort déçue de ne pouvoir "progresser" davantage, au plan de l'augmentation du tirage comme de la publicité, je fus néanmoins soulagée d'apprendre que les deux médias conserveraient leur salle de rédaction respective. Bien mieux: il était devenu courant, dans le milieu régional de l'information, de considérer que "les journaux Brillant" avaient, chacun, leur identité. Jean-Paul Légaré, rédacteur de *L'Écho*, était



À l'Université de Montréal, à l'issue d'un stage D'ÉTUDES EN JOURNALISME. Au premier rang, Aimé Gagné, du "Lingot" d'Arvida, organisateur des stages (plus récemment président du Conseil de presse du Québec), et le professeur Léon Lortie, initiateur de l'Extension de l'enseignement. Parmi d'autres journalistes-stagiaires, Yves Michaud, alors rédacteur-en-chef du "Clairon Maskoutain", de Saint-Hyacinthe.

(Photo OFFICE PROVINCIAL DE PUBLICITÉ)

Je garde de ces cours "universitaires"(!) des impressions très fortes. Pour le reportage, le "prof" fut.. René Lévesque (alors reporter-vedette et animateur de l'émission POINT DE MIRE); pour l'Histoire de la presse, Jean-Marc Léger, du journal *Le Devoir*; en Sociologie rurale, l'abbé Norbert Lacoste; en Économie le professeur Jacques Parizeau, de l'École des

étudiants et étudiantes recevaient une attestation officielle de l'Université de Montréal, qui leur tenait lieu de... diplôme de fin d'études! J'ai malheureusement égaré ce "parchemin", seul titre universitaire que j'aie jamais obtenu, mais comme je n'eus jamais, en trente ans de carrière, à le produire, en complément de curriculum vitae, le mal n'est pas très grand!



Au temps où les journalistes de la presse écrite étaient souvent "appelés" aux émissions d'information et d'Affaires publiques de C J B R T. De gauche à droite, Guy Ross, alors chef de l'Information, Paul Dumont-Frenette, de Radio-Canada (qui donnait l'entrevue), Lisette Morin, du "Progrès du Golfe", Jean-Paul Légaré, de "L'Echo du Bas Saint-Laurent" et Louis-Gaétan Fortin, correspondant à Rimouski du journal "Le Soleil". (Photo Rita Chevron)

davantage préoccupé par les questions économiques; Lisette Morin, rédactrice du *Progrès*, plus intéressée par les affaires socio-culturelles!

Dans les faits, cependant, la situation était loin d'être aussi nette: les journaux devaient offrir une matière d'information aussi complète que possible, compte tenu de leurs moyens, couvrir les mêmes événements sociaux et politiques, enfin satisfaire leurs lecteurs - souvent les mêmes - avec une couleur rédactionnelle différente. Les hebdomadaires coexistèrent de cette façon jusqu'à l'année 1969, c'est-à-dire jusqu'au moment où leur propriétaire, abandonnant toutes les entreprises qu'il possédait dans la région, les journaux passèrent aux mains des trois frères Bellavance. En mai 1970, la fusion apparut impérieuse aux nouveaux propriétaires, pour des raisons évidentes de rentabilité. La situation des hebdomadaires dans toutes les régions du Québec avait évolué de façon défavorable, avec l'arrivée des médias à distribution gratuite et l'irruption des nouvelles technologies dans le monde de l'imprimerie.

UN SIMPLE TÉMOIGNAGE...

On aura compris que, dans ce bref résumé de dix-sept années dans la vie d'un journal, fondé en 1904, je me suis gardée de faire "l'histoire du *Progrès du Golfe*"... Je me suis limitée volontairement à évoquer une expérience personnelle, et enrichissante, dans le monde de la presse écrite régionale.

D'autres collaborateurs de la revue se chargent, et d'une façon beaucoup plus exhaustive, d'insérer le destin du *Progrès du Golfe* dans l'Histoire de la presse chez nous.

Avant de clore, je veux cependant faire observer que, débutant dans le métier en 1953, grâce à des chroniques de vie culturelle, et, après une douzaine d'années "d'infidélité" à la presse écrite (pour me frotter, avec d'ailleurs beaucoup d'intérêt et de plaisir aux médias électroniques), j'y reviens aujourd'hui, à titre de collaboratrice, une fois de plus, de l'actualité littéraire, artistique et musicale, au journal *Progrès/Écho*. La boucle est bouclée! □